



Jean-Philippe Champenois, l'entomologiste qui espère tirer des insectes le secret d'une molécule contre le cancer. Nicolas Bhrem, l'ichtyologiste, à la découverte de la faune. Dans son filet deux caïmans à lunettes, pacifiques. A g., l'*Ancistrus temminckii*, qu'on trouve d'ordinaire dans les cascades. Un mystère de plus. Opoya l'Indien et son barbecue d'hoccos.

## L'ASSOCIATION ALABAMA

Créée en 1992 et présidée par Eric Pellet, l'association Alabama, dont le siège est à Matoury, effectue régulièrement des expéditions à la découverte de la forêt guyanaise. En 1996, c'est Galbao, le bouclage du fleuve Mana et de l'Approuague par Saül. Une marche de 60 kilomètres permet de retrouver un des plus vieux layons guyanais, qui servait à ravitailler le placer de Saül depuis le littoral. En 1997, l'expédition Matecho permet d'escalader l'inselberg Matecho. En 1998, l'expédition Mitaraka part sur les traces de Jules Crevaux, avec la remontée du fleuve Maroni, le franchissement des Tumuc Humac et la descente du fleuve Jari, au Brésil, jusqu'à l'Amazone.

qu'il va vérifier son vivier immergé, Nicolas se retrouve nez à nez avec un caïman. Un couple a élu domicile dans le Toponowini. Il s'agit heureusement de caïmans à lunettes, longs de 1,5 mètre, qui ne présentent aucun danger pour l'homme.

Tandis que les recherches sur la faune vont bon train, les membres de l'association entament des travaux qui faciliteront la tâche des prochaines missions scientifiques. La première est prévue pour décembre. Une D.z. (« drop zone », terrain d'atterrissage pour hélicoptères) de 40 mètres sur 40 est aménagée sur le sommet dominant le lac. L'ouvrage est rude et durera trois jours. Il faut d'abord dégager le terrain à la machette, le débarrasser de ses buissons et de ses arbustes, puis abattre les arbres à la tronçonneuse. Les plus grands entraînent les autres dans leur chute. A flanc de colline, une trouée laissera aux hélicoptères une aire d'approche suffisante. Une sève blanche coule, comme des larmes, des troncs amputés. Cette infime entaille dans les 7,5 millions d'hectares de la forêt guyanaise sera rapidement cicatrisée si elle n'est pas entretenue.

Nous installons le campement de base. La cascade est transformée en douche, et nous érigeons un carbet (sommaire abri de bois) assez vaste pour tous nous accueillir et suffisamment solide pour pouvoir durer trois ou quatre mois. Des lianes complètent le cordage, des branches en forme de fourche font office de piquets. Une table est même construite, souvenir de nos travaux pratiques à l'époque du scoutisme... Pour rejoindre la cascade, trois troncs d'arbres sont assemblés en ponton au-dessus de la rivière. Un autre arbre couché sur la pente devient un escalier indien, les marches étant taillées à la tronçonneuse, à même sa longueur, pour descendre au creux de la chute d'eau.

### Pas d'or mais peut-être le secret de l'Amazonie

Le tout premier campement, établi sur la berge le soir de notre arrivée, a été vite abandonné : nous avons été réveillés par une pluie de grosses chenilles jaune et marron, longues de 5 à 6 centimètres. Ces bestioles, qui pullulent ici, sont venimeuses et peuvent causer des troubles sérieux. L'un de nous avait le ventre couvert de vilaines cloques, sans doute dues à la présence d'une chenille hylesia dans son hamac.

La D.z. et l'installation du camp terminées, une nouvelle tâche nous attend : la réalisation de quatre layons de 4 kilomètres. Ainsi, les chercheurs pourront étudier plus aisément la faune des alentours, et répertorier le gibier de cette région où la chasse n'a jamais, ou presque jamais, été pratiquée. Nos moindres gestes sont observés par les principaux habitants de la forêt : singes-araignées (atèles) et babouines, des singes hurleurs qui, chaque nuit, mêlent leurs cris au chant des batraciens et des oiseaux pour nous donner l'aubade. Une véritable symphonie de ricanements, piailllements, chuintements, glapissements et hurlements nous berce dans nos hamacs pendant que le feu de camp se consume lentement. Une nuit, c'est le rugissement d'un jaguar

qui éveille le campement. Les restes de la chasse d'un des Amérindiens ont disparu, emportés par le félin. Nous nous nourrissons essentiellement de pâtes, mais Aimawalé a réussi à améliorer cet ordinaire en tuant une perdrix qu'il a cuisinée à la mode amérindienne. Une autre fois, nous nous régalerons de hoccos, gros oiseaux qui ressemblent à des dindes.

Jean-Philippe Champenois, un technicien d'Entomed, arrive avec l'hélicoptère qui apporte le matériel de plongée dont Nicolas a besoin pour poursuivre son inventaire des profondeurs du lac. Jean-Philippe, lui, est entomologiste. Il se met immédiatement au travail sur la D.z., où il pose ses pièges, installe sa bâche et tend son hamac. Il ne descend au camp de base que pour partager nos soirées, passant ses journées et ses nuits à capturer des insectes que des spécialistes de chaque espèce étudieront et identifieront. « La capture des libellules est pleine d'imprévus, me confie-t-il. C'est la première fois que j'en vois certaines. » Plus tard, on lui confirmera qu'il a bien collecté des spécimens inconnus. Une partie de ses captures rejoindra les laboratoires Entomed, en Alsace, où des chercheurs tentent de mettre au point de nouveaux médicaments à partir de molécules d'insectes.

Nicolas et son équipe continuent de sonder le lac. Le couple de caïmans se montre très discret. L'eau n'est claire qu'en surface. La profondeur n'excède pas 10 mètres, mais les sédiments en suspension empêchent toute visibilité. Les plongeurs ne pourront pas savoir si cette masse sédimentaire renferme le fabuleux trésor de l'Eldorado...

Quand les travaux d'aménagement nous en laissent enfin le loisir, nous mettons à profit ces dix jours sur les rives du lac pour chercher les traces de civilisations disparues. Un inselberg (îlot rocheux émergeant de la forêt) se dresse à 5 kilomètres du camp. Nous l'atteignons après une journée de marche. Ce genre de promontoire, important dans la vie des Amérindiens, est à la fois, pour eux, un lieu de croyances et un repère géographique. Deux jours seront nécessaires pour en inspecter chaque cavité et grotte. Aucune trace de peinture ni de gravure.

Le 21 octobre, les investigations prévues dans le cadre de notre mission sont terminées. Les scientifiques et le médecin rejoignent Cayenne par hélicoptère. Les autres membres de l'expédition rentreront comme ils sont venus, par leurs propres moyens. Il nous suffit de reprendre le layon tracé à l'aller, mais la fatigue s'est accumulée et cette nouvelle marche s'avère difficile. L'hypotension guette les plus éprouvés. L'un d'eux, qui se penchait sur un ruisseau pour remplir sa gourde, s'effondre brusquement. Il ne reste heureusement plus que 1 kilomètre à parcourir. Sur les berges de la Camopi, les coques et le matériel sont bien là. Les aventuriers peuvent regagner la civilisation...

Après une journée de détente sur le saut Yanioùé, à deux heures de navigation, commence la descente de la rivière. Les Emerillons nous attendent au premier campement en amont de la commune de Camopi. Du cachiri, un alcool à base de manioc, a été préparé spécialement pour l'occasion. Les deux Amérindiens sont assaillis de questions par leurs compatriotes. Ils sont d'autant plus curieux que ce sont leurs superstitions qui ont freiné la découverte du lac Toponowini.

Au village, même intérêt pour le lac inconnu. Puis il faut quitter Camopi, redescendre l'Oyapock pour retrouver le camion qui, par la piste, acheminera le matériel jusqu'à Régina. Enfin, le samedi 26 octobre, le périple s'achève. Dès le 5 décembre 2002, Philippe Gaucher, responsable scientifique de la Mission pour la création du parc de la Guyane, et une équipe du programme Ecofit ont effectué des carottages dans les sédiments du Toponowini. « Ce lac est exceptionnel, souligne Gaucher, car il n'a jamais été perturbé. L'analyse, grâce au radio-isotope des carottes, permettra de dater sa formation et de découvrir l'évolution climatique des lieux. La forêt tropicale n'a pas toujours été ce qu'elle est aujourd'hui. Au fil des glaciations, la végétation a changé. Il y avait autrefois des zones plus sèches, voire des savanes. » ■



(Suite de la page 23) déshydratés. Première étape paisible, par la route unique qui mène au Brésil. A Régina, nos pirogues nous font traverser l'Approuague. Le camion affrété pour les transporter est au rendez-vous sur la piste de Saint-Georges-de-l'Oyapock, mais impossible de trouver des taxis pour les hommes : c'est demain qu'a lieu l'élection présidentielle au Brésil, où l'abstention est sanctionnée. Pour gagner le saut Maripa, une vingtaine de kilomètres en aval de Saint-Georges, une partie de l'équipe devra emprunter les taxis clandestins qui, d'ordinaire, emmènent les étrangers en situation irrégulière vers les sites d'orpaillage illicites.

Deux Amérindiens font partie de l'expédition : un Wayana originaire d'Antécum, sur le haut Maroni, et un Emerillon du village de Camopi, James Panatuy. C'est sous la conduite de celui-ci que, le lendemain, nous entreprenons de remonter l'Oyapock à bord des pirogues. Il y a peu d'eau en cette saison, et nous devons sans cesse relever les moteurs, descendre des embarcations et les pousser. Le passage des « sauts » et de leurs cascades est périlleux : entre les roches glissantes, les trous d'eau atteignent 2 mètres. Immergés jusqu'aux épaules dans le courant, nous tirons les barques avec des cordages. Le soir, escale au village de Camopi, où cohabitent Emerillons et Oyampis. Au-delà commence la zone « interdite », dont l'accès est soumis à une autorisation préfectorale.

## L'Indien : « Un lac naît quand meurt l'anaconda »

Quittant la civilisation, l'expédition remonte le fleuve Camopi. Malgré sa largeur, son niveau est bas. Nous apercevons sur la berge un anaconda lové qui doit mesurer plus de 7 mètres. Pour les explorateurs, c'est un signe : les anciennes gravures de l'Eldorado montrent un palais gardé par des anacondas. Mais James ne cache pas son inquiétude. Il craint une malédiction dont lui ont parlé les anciens : selon les Emerillons, les lacs se forment lorsque meurt un anaconda et que sa demeure souterraine s'effondre. Au bivouac du soir, nous pêchons des aymaras, poissons carnivores d'une dizaine de kilos que nous appâtons avec de petits piranhas, de la famille du piranha.

Le 8 octobre, c'est à pied qu'il faut continuer de progresser. Les barques, qui pourraient attiser la convoitise d'orpaillers clandestins, sont soigneusement dissimulées. Nous nous répartissons le matériel et les vivres. Certains d'entre nous porteront plus de 30 kilos. J'ouvre la marche avec les deux Amérindiens, qui tracent un layon (sentier) à la machette. Un chablis (clairière formée par la chute d'arbres) nous permet parfois de confirmer notre trajet au G.p.s., et nous laissons des marques, de place en place, pour retrouver notre chemin au retour. L'objectif est droit devant ! C'est à la fois le paradis et l'enfer. A travers les feuillages et les enchevêtrements de lianes, dans la chaleur moite du sous-bois, la lumière est verte. Nous grimpons puis descendons des pentes de 45 degrés en nous agrippant aux arbres. Se méfier des épines d'awaras et de counanas qui, longues de 5 ou 6 centimètres, cassent dans la chair et entraînent des infections. Faire attention, surtout, où l'on met les pieds. Les layonneurs, qui marchent devant, redoublent de vigilance et s'efforcent de détruire les nids de « mouches à feu » collés sous les feuilles. Ces guêpes bien nommées, au venin extrêmement douloureux, peuvent provoquer de graves réactions allergiques. Nous sommes l'équipage d'un voilier sur un océan végétal plein de pièges et de dangers. La progression est aussi lente qu'épuisante : une journée entière pour faire 5 kilomètres...

Soudain, un cri : « On y est ! » Encaissé au sommet de l'ultime montée, à 120 mètres d'altitude, le lac brille comme un miroir dans un écrin de verdure. Légèrement ovale, il mesure une centaine de mètres de diamètre et s'étend sur près de 1 hectare. Hébétés de fatigue, ruisselants de sueur, nous ne sommes pas seulement soulagés d'être arri-



vés au but. La quiétude et la splendeur du site nous subjugent. Aimawalé Opoya, l'Amérindien wayana du haut Maroni, semble pourtant déçu. De toute évidence, ce n'est pas ici que se dressait autrefois Manoa, la ville dont le souverain s'enduisait le corps, chaque soir, de poudre d'or. « Ce n'est pas le lac de nos légendes, déplore Aimawalé. Il n'y a pas d'île au milieu... » Les légendes dont il parle sont plus anciennes encore que celle de l'Eldorado dont rêvaient jadis les conquistadors : « L'or, la pierre jaune, n'est qu'une simple parure. Notre héros, le Prince, avait son palais sur l'île. Des prisonniers travaillaient pour la cité et se retrouvaient intégrés à la tribu. »



Un arbre mort nous sert de ponton. Nicolas Bhrem, notre ichtyologiste, responsable du Centre international de l'eau (Nancie) en Guyane, a déjà mis son masque de plongée et part à la découverte de la faune du lac. Pendant une bonne semaine, secondé par deux autres plongeurs, il va multiplier les captures, les prélèvements, les relevés topographiques. Ses premières constatations l'étonnent. Alimenté par une source, avec un exutoire coupé par une chute de 4 mètres, le lac est complètement isolé : aucun passage ne permet aux poissons d'arriver ni de repartir. Alors que 435 espèces de poissons d'eau douce ou saumâtre ont été identifiées dans les fleuves de Guyane (six fois plus qu'en France métropolitaine, où l'on en dénombre 70), il en trouvera trois seulement dans le Toponowini : des Ancistrus

## Le lac des Karibs

Le nom donné au nouveau lac par l'association Alabama est celui qu'avaient choisi les premiers habitants de la région, les Amérindiens karibs, présents avant les Emerillons et les Oyampis. Les conquistadors, eux, avaient baptisé ce lac mythique Parimé. La Guyane ne possède qu'un seul lac de grande superficie, créé artificiellement pour le barrage hydroélectrique de Trois Saut. Le lac Toponowini est le second lac naturel d'altitude, après le Matecho, révélé en 1972 par un botaniste de l'I.R.D. Jean-Jacques de Granville.

temminckii, poissons suceurs qui sont habituellement les hôtes des cascades et que l'on ne s'attendrait guère à trouver dans ces eaux calmes ; des Rivulus geayi, minuscules poissons des forêts marécageuses ; et des Crenicichla saxatilis, plus connus sous le nom de « poissons mardames ». Comment sont-ils parvenus ici ? Peut-être leurs œufs ont-ils été apportés par des batraciens ou des oiseaux... De nombreux crustacés peuplent aussi le lac. Des crevettes et des crabes sont prélevés pour être envoyés au Muséum de Paris, qui les analysera. Un matin, alors